

# LES OMBRES DU DESTIN

Geneviève Césaire

Éditions ThoT  
Récit



Geneviève Césaire est une agricultrice charentaise. Après son premier ouvrage *Les temps difficiles* en 2008 et *Pétaline*, un conte pour les enfants qu'elle publie en 2010, l'auteure présente *Les ombres du destin*, un hommage à son aïeul. C'est pour faire découvrir à ses lecteurs une époque disparue qu'elle nous entraîne dans les incroyables aléas de la vie d'une famille.



## Avant-propos

Ce récit a été écrit par une paysanne née dans le département de la Charente en 1937. Il s'inspire de l'histoire vécue par ses aïeux qui, malgré le fardeau d'un lourd passé, ont toujours su affronter les ombres exceptionnelles de leur destin.



## CHAPITRE I L'ENTRÉE À L'ORPHELINAT

Centre-ville de Bordeaux en l'année 1868, une jeune femme âgée d'une vingtaine d'années, à l'allure fragile, le corps maigre, le visage profondément marqué par la tristesse et la souffrance, conserve une certaine fierté de par son port de vêtements usagés, mais bien taillés. La demoiselle tient par la main un enfant d'environ cinq ans, vêtu tout aussi convenablement, doté d'une figure aux traits fins, éclairée elle-même par deux grands yeux bleus, brillant l'un et l'autre d'intelligence.

Le cœur brisé, la jeune fille se dirige vers l'hospice catholique pour confier son enfant aux bons soins des religieuses. La malheureuse Jeanne, issue d'une bonne famille, abandonnée par son amoureux, un fils de bourgeois, gâté et irresponsable, a été chassée par les siens. Cependant, elle est parvenue en travaillant très dur et au prix de courageux efforts, à gagner sa vie et à élever Cyrille son adorable enfant, avec décence et honneur.

Mais depuis quelque temps, Jeanne se sent de plus en plus fatiguée, voire fiévreuse. Ayant consulté le médecin, il lui faut se rendre à l'évidence. Le diagnostic est terrible : elle est

atteinte d'une maladie très grave et il lui faut rentrer à l'hôpital tout en sachant que l'espoir de guérison sera très mince. La malheureuse n'a pas le choix, elle doit conduire son enfant à l'orphelinat.

Arrivée à destination, Jeanne explique à son petit garçon qu'il va devoir rester avec les sœurs, et être bien sage pendant que sa maman va se faire soigner à l'hôpital. Elle reviendra le chercher quand elle sera guérie. Après avoir serré très fort son fils dans ses bras, l'avoir embrassé avec toute sa tendresse de mère désespérée et tandis que la sœur prend le gamin par la main pour le conduire parmi les autres enfants, la malheureuse jeune femme se sauve pour laisser couler les flots de larmes qu'elle ne peut contenir plus longtemps. C'est le visage défiguré par le chagrin, qu'elle se présente à l'hôpital.

Pendant ce temps, le brave petit, le cœur lourd, les larmes au bord des yeux, est très intimidé. Il se sent perdu au milieu des orphelins et des choses nouvelles qui l'entourent. Les religieuses lui parlent gentiment, l'aident à revêtir une blouse grise semblable à celle des autres enfants. Elles lui montrent ensuite un grand dortoir aux murs blancs, ornés de gravures représentant la vierge, au pied desquels sont installées des paillasses. L'une des sœurs lui présente le lit où il va dormir. Puis, elles le conduisent dans une grande salle où de longues tables sont alignées, entourées de bancs en bois et sur lesquelles sont posées des assiettes en terre cuite, des couverts en étain et des gobelets en bois. Les sœurs expliquent à Cyrille que c'est là qu'il devra prendre son repas avec ses camarades. Ensuite, elles lui montrent une autre grande pièce contenant des bureaux, avec, sur le mur du fond, un grand crucifix. Il s'agit de la salle de classe, où il va apprendre ce qui s'enseigne dans les écoles et recevoir en plus une éducation religieuse comprenant le



catéchisme et la prière qui doit être dite plusieurs fois par jour. Cependant, il connaît déjà ses *avés* et ses *paters* car c'est pour lui un grand réconfort de pouvoir prier pour la guérison de sa maman.

Les jours passent et Cyrille s'adapte bien à la discipline sévère de l'orphelinat. Il apprend l'alphabet et les nombres. De temps à autre, sœur Marie-Rose le conduit à l'hôpital pour rendre visite à sa mère. Ceci constitue pour lui une grande joie. Mais trois mois plus tard, les religieuses lui expliquent que sa maman est partie au ciel avec le Bon Dieu, les anges et les étoiles et qu'il ne la reverra plus, mais qu'elle l'aimera toujours aussi fort. Même là-haut, elle sera toujours dans son cœur.

D'un coup, la vie du malheureux orphelin s'assombrit encore. Le cœur submergé de douleur et de désespoir, il fond en larmes dans les bras de la sœur qui le câline doucement jusqu'à ce que son chagrin s'apaise peu à peu.

Les jours suivant le drame, les religieuses entourent le pauvre petit avec beaucoup d'attention et de tendresse. Elles se sont vite attachées à cet adorable enfant qui reste sage et très serviable envers tout le monde. De plus, son intelligence fait qu'il apprend vite et bien, qu'il s'intéresse à tout ce qui l'entoure.

Les années passent et Cyrille sait déjà lire, écrire et compter. Bien qu'il songe toujours très fort à sa chère maman, sa douleur est moins vive et son chagrin s'estompe doucement. Âgé maintenant de dix ans, c'est un beau garçon, fort pour son âge. Les sœurs lui expliquent qu'il est en âge de travailler et l'informent qu'il va être placé dans une famille d'accueil du sud Charente comme garçon de ferme pour apprendre à travailler.

## CHAPITRE II L'ARRIVÉE À LA FERME

Le jour du départ est arrivé. Cyrille fait ses adieux à ses meilleurs camarades, aux religieuses, puis monte dans la carriole attelée à deux chevaux dans laquelle attend un homme rude, habillé d'un pantalon de velours, d'une veste côtelée et d'un chapeau rond. Cyrille salue Marcelin son nouveau maître qui, les guides à la main, lui répond par un signe de tête.

Après quelques derniers gestes d'adieux, le véhicule se met en marche accompagné du grésillement des roues, du bruit des sabots ferrés des chevaux qui frappent les pavés au pas cadencé. C'est le printemps, il fait agréablement beau. Le soleil éclaire les rues de la grande ville, bordées par de grandes maisons noires, aux fenêtres desquelles pend du linge multicolore. Ils passent devant les étalages des boutiques tout en croisant, ou bien suivant, de nombreux attelages, des cavaliers, mais aussi quelques vélos à grande roue ainsi que de nombreux piétons qui s'affairent dans cette circulation intense.

À un moment, ils aperçoivent la Garonne. Au milieu de ses eaux claires et tranquilles qui font miroiter des étoiles d'argent, glissent inlassablement des gabares chargées de marchandises

diverses telles que du bois, du charbon, des fûts de vin, des pierres, du sel... Les gabares transportent ainsi leur cargaison jusqu'à Bordeaux se laissant emporter par les flots peu profonds des fleuves qui s'écoulent depuis l'Auvergne, la Corrèze et la Dordogne.

C'est alors que l'attelage arrive à l'entrée du pont de pierre. Marcelin et Cyrille doivent s'arrêter devant la guérite des douaniers qui contrôlent les marchandises à chaque extrémité du pont. La traversée ravit l'enfant qui découvre au passage la rivière, les bateaux et le port.

C'est là, au rythme du bon train de la marche des animaux, qu'ils laissent la ville derrière eux et commencent à avancer vers la campagne, au grand émerveillement du gamin qui, jusqu'ici, n'avait connu que la ville. Chacun admire les grands arbres verts de chaque côté de la route, les plantations de vignes bien alignées, les carrés de prés verdoyants, parsemés de fleurs où paissent des chevaux, des vaches, des moutons. Il y a aussi des ânes qui redressent leurs grandes oreilles en regardant avec curiosité passer l'attelage de leurs congénères.

Dans les parcelles de terre, des paysans coiffés d'une casquette, les manches retroussées, retournent la terre à l'aide d'une charrue tractée par des bœufs, des chevaux ou des ânes.

Un peu plus loin, ce sont des femmes, vêtues d'une longue jupe froncée, protégée par un large tablier en tissu épais, qui bêchent et désherbent de longs sillons de légumes, le dos plié en deux, les pieds nus, la tête couverte d'une quichenotte.

De temps à autre, l'une d'entre elles se redresse, pose ses mains sur ses hanches afin de comprimer la douleur de son dos meurtri par l'effort. Puis elle retire sa coiffe et à l'aide d'un mouchoir, éponge son visage et son cou ruisselant de sueur puis, elle saisit le manche de son outil et se remet courageusement au travail. Enfin, quelques instants plus tard,

c'est au tour d'une autre de ses compagnes épuisées, de se redresser un court instant.

Au fur et à mesure qu'ils avancent, le soleil monte dans le ciel et ses rayons répandent une chaleur ardente sur la terre et tout ce qu'elle porte. Les chevaux donnent quelques signes de fatigue en ralentissant l'allure. C'est alors que Marcelin, qui n'a pas ouvert la bouche de la matinée, dit au jeune garçon :

— Nous allons devoir nous arrêter à la prochaine auberge pour manger et rafraîchir les chevaux qui en ont bien besoin.

Quelques centaines de mètres plus loin, l'attelage fait une halte à proximité d'une grande maison devant laquelle est suspendue une longue enseigne indiquant *Auberge du père Gaspar*. C'est alors que le maître ordonne :

— Viens m'aider à dételer les chevaux !

Cyrille se doit de porter les lourds harnais vers des tréteaux disposés à cet effet au fond de l'écurie, ce qui est très dur et pénible pour lui. Puis, sans lui demander s'il désire quelque chose à manger, Marcelin entre dans l'auberge et ne se préoccupe pas de savoir si son invité est prêt à le suivre. Alors, l'enfant retourne tristement vers la carriole, prend son baluchon et en retire quelques frugales nourritures, généreusement données par les sœurs qui avaient su se montrer prévoyantes avant son départ.

Il s'installe à l'ombre des arbustes qui bordent le côté de l'auberge afin de manger tranquillement et réfléchir à son avenir. Il appréhende sa vie future avec ces maîtres étrangers et dans ce milieu paysan qui lui est totalement inconnu.

Une demi-heure plus tard, le maître sort de l'auberge et d'une voix forte et autoritaire commande :

— Allons ! Dépêche-toi ! Viens m'aider à harnacher les chevaux et à réatteler la voiture.

Le pauvre petit, destabilisé par le ton mal commode de

l'homme, se précipite pour rapporter au maître les énormes colliers, les sellettes... Puis, il aide à serrer les sangles, accrocher les traits ainsi que les rennes. Enfin, quand tout est en place, ils reprennent la route au moment de la journée où la chaleur se fait la plus intense.

Cependant, ils croisent tout de même des diligences, des calèches, ainsi que des charrettes attelées par des bœufs, parfois des chevaux et d'autres fois des ânes. À mesure qu'ils avancent, les cultures apparaissent plus diverses, il y a moins de vignes, quelques parcelles de céréales, beaucoup de prairies naturelles et surtout de grandes étendues de bois, comprenant de nombreux pins mélangés à des feuillus. Ce mélange constitue une odeur persévérante de verdure qui, maintenant, leur remplit les narines et qui annonce l'arrivée dans la campagne sauvage.

Cyrille aperçoit par instants quelques maisons isolées entourées de verdure et d'arbustes buissonnants. Déjà, le soleil décline à l'horizon, la température qui baisse rafraîchit le fond de l'air. L'après-midi touche à sa fin et ils traversent encore de grandes forêts qui s'étendent sur des kilomètres. Les sous-bois sont épais, sombres et sauvages. Heureusement qu'il fait encore jour, car le gamin commence à prendre peur suite à ce que son maître vient de lui dire qu'il leur faut rentrer avant la nuit s'ils ne veulent pas être victimes de l'attaque de brigands qui pillent les attelages, ou bien, de l'attaque de meutes de loups qui, affamées par l'hiver, n'hésitent pas à se jeter à la tête des chevaux.

Enfin, ils sortent des bois, le terrain est fait de vallons, de collines et de plaines. Au fond des vallées s'écoulent des rivières auprès desquelles sont bâtis des moulins à aubes. En haut des collines, l'enfant aperçoit des villages aux toits rouges ainsi que sur les points culminants, les ailes des moulins à vent, qui se dessinent dans le ciel au travers des ombres du soleil couchant.

Les terrains les plus plats sont occupés par diverses cultures. Quelques fermes isolées occupent aussi l'orée des bois.

À présent, les chevaux quittent la route pour emprunter un étroit chemin de terre qui conduit vers une ferme aux bâtiments recouverts de tuiles rouges. Marcelin informe Cyrille qu'ils sont arrivés. L'attelage entre dans une grande cour. Aussitôt, deux chiens de chasse à courre et un chien de berger se précipitent à leur rencontre en aboyant joyeusement autour de Marcelin qui les présente à Cyrille :

— Voici Boule, et les deux grands ce sont Tourmente et Renfort.

Par la suite, le gamin découvre que la grande cour est meublée par des outils de toutes sortes, charrettes, brabants, charrues, herses aux dents en fer et aux montants en bois. Plus loin, un gros tas de fumier sur lequel se dresse un coq gaulois aux plumes grises, à la collerette rouge et au panache vert foncé reflétant la lumière. Serein, il clame fièrement la puissance de sa couronne aux poules, canards, pintades et dindons qui se promènent tranquillement en glanant quelques vermisseaux.

La maison est une magnifique longée charentaise, aux murs de pierres recouverts d'un enduit à base d'un mélange de sable et de chaux. La porte à deux battants est surmontée d'une imposte élégante, tout comme les fenêtres qui sont entourées de pierres de taille blanches. Porte, fenêtres et volets sont faits de bois recouverts de peinture grise. L'habitation est coiffée d'un chapeau de tuiles creuses ; façon tige de botte. En effet, l'histoire du pays raconte que l'artisan tuilier, inventeur de cette forme, se serait servi de la jambe de sa femme pour mouler et donner forme à la pâte avant de la cuire. Devant la mesure, un jardinet est rempli de fleurs aux couleurs chatoyantes, qui diffusent leurs sublimes senteurs pour accueillir les visiteurs. Attenants à la maison, les écuries, la grange et, tout au bout, le chai.